condition future de ses enfants, l'expression de son visage et chacune de ses paroles laissaient percer une fixité de résolution, une ombrageuse jalousie de commandement qui imprimaient le sentiment d'une nécessité fatale.

A l'âge de six ans, Gertrude fut placée pour son éducation et, plus encore, pour la préparer à la vocation qu'on lui imposait, dans le monastère où nous venons de la voir. Ce lieu ne fut pas choisi sans intention. Le bon conducteur des deux femmes a dit que le père de la signora tenait le premier rang à Monza. Ce témoignage, quelle qu'en soit la valeur, rapproché de quelques autres indications que notre anonyme laisse étourdiment échapper çà et là, nous permet aisément d'affirmer qu'il devait être le seigneur feudataire de ce pays. Quoi qu'il en soit, il y jouissait d'une très-grande autorité, et il pensa que là, mieux qu'ailleurs, sa fille serait traitée avec toutes ces distinctions et avec toutes ces faveurs qui pouvaient davantage la séduire et la déterminer à choisir ce monastère pour sa demeure perpétuelle. Et il ne se trompait pas : l'abbesse d'alors et quelques autres religieuses intrigantes, qui tenaient en main, comme on dit vulgairement, la queue de la poële, se trouvant engagées dans de certaines rivalités avec un autre monastère et avec quelques familles du pays, furent très-enchantées d'acquérir un si grand appui, reçurent avec une vive reconnaissance l'honneur qui leur était fait, et répondirent pleinement aux intentions que le prince avait laissé entrevoir sur l'établissement définitif de sa fille; intentions, du reste, parfaitement en accord avec leurs propres intérêts.

A peine entrée au couvent, Gertrude fut, par antonomase, appelée *la signorina*; elle eut une place de distinction au réfectoire et au dortoir; sa conduite était proposée comme modèle à ses compagnes; les bonbons et les caresses lui étaient prodigués sans mesure, et assaisonnés de cette familiarité quasi respectueuse qui flatte tant les enfants, surtout lorsqu'ils la rencontrent chez ceux qu'ils voient traiter leurs petits camarades avec un maintien habituel de supériorité. Ce n'est pas que toutes les religieuses fussent conjurées pour entraîner la pauvre petite dans le piége : il y en avait beaucoup de simples qui répugnaient à toute intrigue, et à qui l'idée de sacrifier une fille à des visées intéressées aurait fait horreur; mais, entièrement absorbées dans leurs occupations particulières, les unes ne remarquaient pas bien tous ces manéges, les autres ne discernaient pas tout ce qu'ils renfermaient de coupable, d'autres s'abstenaient de s'y appesantir et d'en examiner la portée, d'autres se taisaient pour ne pas faire de scandales inutiles. Il y en avait aussi quelques-unes qui, se souvenant d'avoir été par de semblables artifices amenées à ce dont elles s'étaient plus tard repenties, éprouvaient de la compassion pour la pauvre petite innocente, et épanchaient ce sentiment en caresses tendres et mélancoliques, sous lesquelles elle était bien loin de soupçonner le mystère qui s'y cachait : et l'affaire allait son train. Peut-être serait-elle allée ainsi jusqu'au bout si, dans ce couvent, il n'y avait eu d'autre jeune fille que Gertrude. Mais, parmi ses compagnes d'éducation, il y en avait d'aucunes qui se savaient destinées au mariage. La petite Gertrude, nourrie dans les idées de sa supériorité, parlait superbement de ses futures destinées d'abbesse, de princesse du monastère, voulait à tout prix être pour les autres un sujet d'envie, et remarquait avec étonnement et non sans dépit que plusieurs d'entre elles n'en ressentaient aucune. Aux images majestueuses, mais froides et circonscrites, que peut suggérer la primauté dans un monastère, elles opposaient les images variées et éblouissantes d'époux, de festins, de soirées, de villégiatures, de tournois, de cortéges, de parures, d'équipages. Ces images produisirent dans le cerveau de Gertrude ce mouvement, cette effervescence que produirait un grand panier de fleurs fraîchement cueillies placé devant une ruche d'abeilles. Ses parents et ses institutrices avaient cultivé et développé en elle sa vanité naturelle pour lui faire aimer le cloître; mais, du jour où cette passion fut sollicitée par d'autres idées qui avaient avec elle une bien plus grande affinité, elle se jeta bientôt dans ce nouveau courant avec une ardeur d'autant plus vive qu'elle était plus spontanée. Pour ne point rester au-dessous de ces quelques compagnes, et pour suivre, en même temps, le penchant de sa nouvelle inclination, Gertrude leur répondait qu'en fin de compte personne ne pouvait lui mettre le voile sur la tête sans son consentement; qu'elle aussi pouvait prendre un mari et,

mieux qu'elles toutes, habiter un palais et jouir des plaisirs du monde; qu'elle le pouvait, pourvu qu'elle le voulût; qu'elle le voudrait, qu'elle le voulait ; et elle le voulait en effet. L'idée de la nécessité de son consentement, idée qui jusqu'alors était restée comme inaperçue, comme recoquillée dans un coin de son cerveau, s'y déroula alors et se manifesta dans toute son importance. Elle l'appelait à chaque instant à son aide afin de se complaire plus paisiblement dans les rêves d'un avenir agréable; mais, derrière cette idée, en surgissait toujours et immanquablement une autre, c'est que, ce consentement, il s'agissait de le refuser au prince son père qui le regardait déjà ou affectait de le regarder comme donné; et, à cette idée, l'esprit de la jeune fille était bien loin d'éprouver cette sécurité dont elle faisait parade dans ses discours. Elle se comparait alors à celles de ses compagnes qui étaient, bien autrement qu'elle, sûres de leur avenir, et elle éprouvait douloureusement, à leur égard, cette envie que tout d'abord elle avait cru pouvoir leur inspirer. Envieuse de leur sort, elle les haïssait; parfois cette haine s'exhalait en dédains, en impolitesses, en propos blessants; parfois la conformité des inclinations et des espérances en suspendait le cours et faisait naître une apparente et passagère intimité. Quelquefois, désireuse, en attendant mieux, de jouir de quelque chose de réel et de présent, elle se complaisait dans les préférences qui lui étaient accordées, et faisait sentir aux autres cette espèce de supériorité; mais quelquefois aussi, ne pouvant plus supporter de se sentir seule en présence de ses craintes et de ses désirs, elle s'en allait toute radoucie en quête d'elles, comme pour implorer leur bienveillance, leurs conseils et leurs encouragements.

Au milieu de ces déplorables petites luttes avec elle-même et avec les autres, elle avait traversé l'enfance et atteignait cet âge si critique où il semble que l'âme soit saisie par une puissance mystérieuse qui exalte, ennoblit et fortifie toutes les inclinations, toutes les idées, et qui parfois les transforme et leur imprime une direction tout à fait imprévue. Ce que Gertrude avait jusqu'alors plus distinctement caressé dans ses rêves d'avenir, c'était l'éclat et la pompe extérieure : un je ne sais quoi de tendre et d'affectueux qui, d'abord, s'y trouvait vaguement répandu, comme un léger brouillard, commença alors à se dessiner et à primer dans son imagination. Dans un coin le plus secret de son esprit, elle s'était créé comme une somptueuse retraite : là elle trouvait un refuge contre la froide réalité du présent : là elle accueillait certains personnages, étrangement composés des souvenirs confus de son enfance, du peu qu'elle pouvait entrevoir du monde extérieur et de ce qu'elle en avait appris dans ses conversations avec ses compagnes; elle s'entretenait avec eux, leur parlait et se répondait à elle-même en leur nom; là elle commandait, là elle recevait toutes sortes d'hommages. De temps en temps des pensées de religion venaient troubler ces fêtes splendides si laborieusement imaginées. Mais la religion, telle qu'elle avait été enseignée à notre infortunée et telle qu elle l'avait comprise, ne proscrivait point l'orgueil; loin de là, elle le sanctifiait et le proposait comme un moyen d'atteindre à la félicité terrestre. Ainsi dépouillée de son essence, ce n'était plus la religion, mais un vain fantôme comme les autres. Aux heures où ce fantôme primait et trônait en maître dans l'imagination de Gertrude, la malheureuse, assaillie par de vagues terreurs et saisie d'une idée confuse de devoirs, se persuadait que sa répugnance pour le cloître et sa résistance aux insinuations de ses supérieurs dans le choix de son état étaient une faute, et promettait au fond de son cœur de l'expier en s'enfermant volontairement dans le cloître. Il existait une loi qui prescrivait qu'une jeune personne ne pouvait être admise en religion, si elle n'avait été auparavant examinée par un ecclésiastique, appelé le vicaire des religieuses, ou par quelque autre ministre du culte, délégué à cet effet, afin qu'il fût bien établi qu'elle s'y vouait librement et de sa propre volonté; et cet examen ne pouvait avoir lieu qu'un an après qu'elle en avait exposé son désir au vicaire dans une demande par écrit. Celles, parmi les religieuses, qui avaient assumé la triste charge de tendre le piége à Gertrude et de l'amener à se lier pour toujours avec le moins de connaissance possible de ce qu'elle faisait, saisirent un de ces moments que nous venons de dire pour lui faire copier et signer cette demande; et, afin de l'y induire plus facilement, elles ne manquèrent point de

lui dire et de lui répéter, ce qui était vrai, que ce n'était là, après tout, qu'une pure formalité qui ne pouvait avoir de valeur que celle que lui donneraient d'autres actes ultérieurs, dont l'accomplissement était entièrement subordonné à sa volonté. Malgré tout cela, la demande n'était probablement pas encore parvenue à sa destination que déjà Gertrude se repentait de l'avoir écrite. Elle se repentait ensuite de ces repentirs, passant ainsi les jours et les mois dans une alternative continuelle de volontés contraires. Elle tint longtemps cette démarche cachée à ses compagnes, tantôt retenue par la crainte d'exposer à leurs contradictions une résolution qu'elle croyait bonne, tantôt empêchée par la honte de faire l'aveu d'une sottise. Le besoin qu'elle éprouvait de soulager son cœur, de recevoir quelques conseils et de retremper son courage l'emporta finalement. Il y avait une autre loi d'après laquelle une jeune personne ne pouvait être admise à cet examen de la vocation qu'après qu'elle aurait demeuré au moins un mois hors du couvent où elle avait fait son éducation. L'année était déjà presque écoulée depuis l'envoi de la demande, et Gertrude avait été prévenue qu'elle allait être bientôt retirée du couvent et conduite dans la maison paternelle pour y passer ce mois et faire toutes les démarches nécessaires à l'accomplissement de l'œuvre qu'elle avait de fait commencée. Le prince et le reste de la famille tenaient la chose pour certaine, comme si elle était déjà arrivée; mais tout cela ne faisait plus le compte de la jeune fille: au lieu de faire les autres démarches, elle songeait au moyen de rétracter la première. Dans cette détresse, elle résolut de s'en ouvrir à une de ses compagnes, la plus franche de toutes, et qui était toujours prête à donner des conseils vigoureux. Celle-ci suggéra à Gertrude d'informer son père, par une lettre, comme quoi elle avait changé d'idée, puisqu'elle ne se sentait pas le courage de lui dire en temps et lieu, ouvertement en face, un bel et bon : je ne veux pas. Et, comme les conseils gratuits sont très-rares en ce monde, la conseillère fit escompter celui-ci à Gertrude par une bonne dose de moqueries sur sa pusillanimité. La lettre fut concertée entre trois ou quatre confidentes, écrite en cachette et envoyée à sa destination au moyen d'artifices très-bien

combinés. Gertrude était dans une grande anxiété en attendant une réponse qui ne vint jamais. Seulement, quelques jours après, l'abbesse, l'ayant tirée à part et prenant un air de mystère, de froideur et de pitié, lui toucha quelques mots obscurs d'une grande colère du prince, de quelque escapade qu'elle devait avoir faite, en lui laissant toutefois comprendre qu'en se comportant bien, elle pouvait espérer que tout serait mis en oubli. La jeune fille comprit et n'osa pas en demander davantage.

Finalement arriva le jour tant redouté et tant désiré. Quoique Gertrude sentît qu'elle allait à un combat, néanmoins sortir du monastère, franchir ces murs où elle avait été huit ans renfermée, parcourir en carrosse la libre campagne, revoir la ville, la maison, ce furent pour elle des sensations pleines d'une joie tumultueuse. Quant au combat, elle avait déjà, sous l'inspiration de ses confidentes, pris toutes ses mesures et, comme on dirait aujourd'hui, tiré son plan. — Ou l'on voudra me faire violence, pensait-elle, et je tiendrai bon : je serai humble, respectueuse, mais je refuserai : il ne s'agit, après tout, que de ne pas proférer un autre *oui* ; et je ne le proférerai pas. Ou bien ils me prendront par la douceur, et alors je serai encore plus douce qu'eux : je pleurerai, je supplierai, je les attendrirai; je ne demande finalement qu'à n'être point sacrifiée. — Mais, ainsi que cela arrive souvent pour de semblables prévisions, aucune des deux hypothèses ne se vérifia. Les jours s'écoulaient sans que ni le père, ni personne lui parlât, soit de la demande, soit de la rétractation, et sans qu'on lui fît aucune proposition ni avec des flatteries, ni avec des menaces. Ses parents étaient sérieux, tristes, raides avec elle, mais sans jamais lui en dire le pourquoi. On comprenait seulement qu'ils la regardaient comme une coupable, comme une indigne. Un mystérieux anathème semblait peser sur elle et l'isoler de la famille, en ne l'y laissant réunie qu'autant qu'il était nécessaire pour lui faire sentir son infériorité. Rarement, et seulement à de certaines heures déterminées, elle était admise à la société de ses parents et de son frère aîné. Dans les entretiens de ces trois personnages, il semblait régner une grande intimité qui mettait encore plus en relief et rendait plus douloureux cet ostracisme dont

Gertrude était frappée. Personne ne lui adressait la parole : les mots qu'elle hasardait timidement, à moins qu'ils n'eussent pour objet une nécessité évidente, ou tombaient sans que l'on y prît garde, ou ne recevaient, pour toute réponse, qu'un regard distrait ou méprisant ou sévère. Que si, ne pouvant plus supporter une si amère, une si humiliante distinction, il lui arrivait parfois d'insister et essayait de se familiariser, si elle implorait un peu d'amour, elle s'entendait aussitôt jeter quelque mot faisant indirectement, mais clairement allusion au choix de son état : on lui donnait à entendre à mots couverts qu'il n'y avait qu'un seul moyen pour elle de reconquérir l'affection de la famille. Alors elle, qui n'en aurait point voulu à ce prix, se voyait contrainte de reculer, de refuser presque les premières marques de bienveillance qu'elle avait tant désirées, et de se remettre d'elle-même à sa place d'excommuniée; et elle y restait, par surcroît, avec une certaine apparence de culpabilité.

D'aussi pénibles impressions produites sur elle par les réalités qui l'entouraient, contrastaient douloureusement avec ces riantes chimères dont Gertrude s'était déjà tant occupée et dont elle s'occupait encore dans le secret de son âme. Elle avait espéré que, dans la maison paternelle, si splendide et si fréquentée, elle aurait pu jouir, en réalité, au moins de quelques-unes de ces belles choses qu'elle avait rêvées; mais elle se trouva complètement déçue. Elle était aussi entièrement, aussi étroitement renfermée chez son père qu'au monastère : de récréations, de promenades, il n'en était seulement pas question; et une tribune qui, de la maison, donnait dans une église contiguë, lui ôtait même l'unique occasion qu'elle aurait dû nécessairement avoir de mettre le pied dans la rue. La société était plus triste, plus restreinte et moins variée qu'au couvent. A chaque visite qui était annoncée, Gertrude était obligée de monter et d'aller s'enfermer avec quelques vieilles servantes : c'était aussi là qu'il lui fallait dîner chaque fois qu'il y avait quelque grand repas. Les domestiques calquaient leur conduite et leur discours sur l'exemple et conformément aux intentions de leurs maîtres; et Gertrude qui, par inclination, aurait voulu les traiter avec des airs de gracieuse supériorité et sans façon, et qui, dans la condition où elle était réduite, se serait

trouvée très-heureuse qu'ils voulussent bien lui faire quelques démonstrations de bienveillance d'égal à égal, qui s'abaissait même jusqu'à les mendier, se sentait ensuite humiliée et d'autant plus navrée de les voir répondre à ses avances avec une indifférence manifestement calculée, bien qu'accompagnée d'une certaine obséquiosité de pure convention.

Elle eut toutefois occasion de s'apercevoir qu'un page, se distinguant de toute cette valetaille, lui portait un respect et lui témoignait une compassion d'un genre particulier. Les manières de ce jeune garçon étaient ce que Gertrude avait encore vu de plus ressemblant ou de plus analogue à cet ordre de choses tant de fois contemplé dans son imagination, ainsi qu'aux manières de ces créatures idéales dont elle avait peuplé ses beaux rêves. Peu à peu on découvrit un je ne sais quoi d'insolite dans les manières de la jeune fille : une tranquillité et une agitation, à la fois, qui n'étaient plus sa tranquillité et son agitation habituelles, une contenance comme d'une personne qui a trouvé quelque chose qui l'intéresse, qu'elle voudrait contempler à tout instant et ne point laisser voir aux autres. On eut les yeux sur elle plus que jamais : qu'y a-t-il ? que n'y a-t-il pas? Un beau matin, elle fut surprise par une de ses caméristes au moment où elle pliait à la dérobée un papier sur lequel elle aurait mieux fait de ne jamais rien écrire. Après quelques tiraillements, le papier resta aux mains de la caméristé qui le fit passer aussitôt aux mains du prince. La terreur de Gertrude au bruit des pas de celui-ci ne peut ni se décrire, ni s'imaginer : c'était ce père à elle si connu, et il était irrité, et elle se sentait coupable. Mais lorsqu'elle le vit paraître avec ce sourcil menaçant et cette fatale lettre à la main, ce n'est pas seulement dans un cloître, mais à cent pieds sous terre qu'elle aurait voulu se trouver. L'apostrophe fut courte, mais terrible : la punition qui lui fut imposée sur l'instant, ne fut autre que d'avoir à demeurer renfermée dans cette chambre sous la surveillance de la femme qui avait fait la découverte; mais ce n'était là que la préface, qu'une précaution provisoire : on promettait, on laissait planer vaguement sur sa tête un autre châtiment mystérieux et, par cela même, plus effrayant.

Le page fut chassé sur-le-champ, comme de raison; et on

le menaça aussi de quelque chose de terrible, si jamais il osait ouvrir la bouche sur cet événement. En lui faisant cette sommation, le prince lui appliqua deux formidables soufflets pour associer à cette aventure un souvenir de nature à ôter au jeune garçon toute tentation de s'en vanter. Un prétexte quelconque pour justifier l'expulsion d'un page n'était pas difficile à trouver; quant à la jeune fille, on la fit passer pour indisposée.

Elle resta donc avec la consternation, avec la honte, avec le remords, avec la terreur de l'avenir, et avec la seule compagnie de cette femme qu'elle haïssait comme le témoin de sa faute et la cause de sa disgrâce. Et il faut dire que celle-ci, à son tour, haïssait Gertrude qui était cause qu'elle se trouvait réduite, sans savoir pour combien de temps, à mener la fâcheuse existence de geôlière, et qu'elle était devenue à jamais dépositaire d'un secret si jaloux.

Le tumulte désordonné dans lequel se confondaient d'abord tous ces sentiments s'apaisa peu à peu ; mais chacun d'eux revenant à tour de rôle à l'esprit de Gertrude, y grandissait et s'en emparait pour le torturer d'une manière plus distincte et tout à son aise. Que pouvait être ce châtiment dont on l'avait menacée, et qu'elle sentait planer sur elle comme un noir nuage? Les plus divers et les plus étranges s'offraient tour à tour à l'imagination ardente et inexpérimentée de Gertrude; mais celui qui lui semblait le plus probable, c'était de se voir reconduite au monastère de Monza, d'y reparaître, non plus en *signorina*, mais en coupable, et d'y être retenue prisonnière, qui sait jusqu'à quand! soumise, qui sait à quels traitements ! Ce qu'une telle probabilité, toute pleine de douleurs, avait encore de plus douloureux pour elle, c'était peut-être l'appréhension de la honte. Les phrases, les mots, les virgules de cette malencontreuse lettre passaient et repassaient dans sa mémoire; elle se les figurait remarqués, pesés par un lecteur si imprévu et si différent de celui à qui ils étaient destinés; elle s'imaginait qu'ils avaient peut-être aussi pu tomber sous les yeux de sa mère, ou de son frère, ou Dieu sait de qui encore; et, en comparaison, tout le reste ne lui semblait presque rien.

L'image de celui qui avait été la cause première de tout

ce scandale ne laissait pas que de venir, elle aussi, troubler l'esprit de la pauvre récluse; et il n'est pas besoin de dire l'étrange figure que faisait ce fantôme parmi les autres si différents de lui, sérieux, froids, menaçants. Mais, par cela même qu'elle ne pouvait pas l'en isoler, ni revenir un seul instant à ces joies fugitives, sans se retrouver aussitôt en présence des douleurs actuelles qui en étaient la conséquence, elle commença peu à peu à les évoquer plus rarement, à en éloigner le souvenir, à s'en déshabituer. Ni plus longuement, ni plus volontiers elle ne s'arrêtait aux douces et splendides chimères d'autrefois : elles étaient par trop en contradiction avec la triste réalité du présent et avec toutes les probabilités de l'avenir. Le seul château où il fut permis à Gertrude de rêver une retraite paisible et honorable, et qui ne fût pas un château en l'air, c'était le monastère, une fois qu'elle serait résolue à s'y enfermer pour toujours. Une telle résolution (elle ne pouvait en douter) aurait remédié à toute chose, soldé toutes ses dettes et changé en un clin d'œil sa situation. Contre l'adoption de ce parti, s'élevaient, il est vrai, les pensées de toute sa vie; mais les temps étaient changés; et, au fond de l'abîme où Gertrude était tombée, et en comparaison de ce qu'elle pouvait redouter, il y avait de certains moments où la condition d'une religieuse fêtée, révérée, obéie, lui semblait un paradis. Deux sentiments d'un genre bien différent contribuaient encore, par intervalles, à atténuer son ancienne aversion pour le cloître : c'étaient, tantôt le remords de sa faute et une ferveur romanesque de dévotion, tantôt l'orgueil blessé et irrité par les manières de sa geôlière qui (souvent, il faut le dire, provoquée par elle) se vengeait, soit en l'effrayant de ce châtiment qui était toujours, comme une menace, suspendu sur sa tête, soit en lui faisant honte de sa faute. Dans d'autres instants, lorsqu'elle voulait se montrer compatissante, elle prenait des airs de protection encore plus odieux et plus révoltants qne l'insulte. Le désir qu'éprouvait Gertrude de pouvoir sortir des griffes de cette femme et de pouvoir paraître à ses yeux dans une situation au-dessus de sa colère et de sa pitié, ce désir habituel devenait, dans ces différentes occasions, si vif, si ardent que tout sacrifice qui aurait pu le satisfaire lui semblait doux.

Au bout de quatre ou cinq longs jours de captivité, matin Gertrude, dégoûtée et exaspérée outre mesure par de ces traits de sa gardienne, courut se blottir dans un coin de sa chambre, et là, le visage caché dans ses mains, elle demeura quelque temps à dévorer sa rage. Elle éprouva alors un besoin irrésistible de voir d'autres visages, d'entendre d'autres paroles, d'être autrement traitée. Elle pensa à son père, à sa famille; mais sa pensée reculait loin d'eux épouvantée. Toutefois elle se souvint qu'il ne dépendait que d'elle de trouver en eux des amis; et, à cette idée, elle éprouva une joie subite. A cette joie, succéda une confusion, un repentir extraordinaire de sa faute et un égal désir de l'expier. Non pas que sa volonté fût fermement arrêtée à cette détermination; mais elle ne s'y était jamais pliée à ce point. Elle se leva de là, alla à une petite table, reprit cette fatale plume et écrivit à son père une lettre pleine d'enthousiasme et de découragement, de tristesse et d'espérance, implorant son pardon et se déclarant, sans aucune réserve, prête à tout ce qui pourrait plaire à celui qui le lui devait accorder.

CHAPITRE X

Il y a des moments où l'âme, particulièrement celle des jeunes gens, est disposée de manière qu'il suffit de la moindre sollicitation pour obtenir d'elle tout ce qui a l'apparence d'une belle action et d'un sacrifice : comme une fleur à peine éclose se laisse mollement aller sur sa tige fragile, prête à abandonner ses parfums au premier souffle d'air qui vient voltiger autour d'elle. Ces moments, que l'on devrait admirer avec un religieux respect, sont précisément ceux que l'astuce intéressée épie attentivement et saisit au vol pour surprendre et enchaîner une volonté qui n'est pas sur ses gardes.

A la lecture de cette lettre, le prince*** vit aussitôt la brèche ouverte à ses anciennes et opiniâtres visées. Il envoya dire à Gertrude de se rendre auprès de lui; et, en l'attendant, il s'apprêta à battre le fer pendant qu'il était chaud. Gertrude comparut ; et, sans lever les yeux sur son père, elle se jeta à ses pieds et eut à peine la force de dire : Pardon. Celui-ci lui fit signe de se lever; mais, d'une voix peu propre à la rassurer, il lui répondit que le pardon, il ne suffisait pas de le désirer, ni de l'implorer; que c'était là une chose trop facile et trop naturelle pour quiconque a été trouvé en faute et redoute le châtiment; qu'en somme il fallait le mériter. Gertrude demanda tout bas et en tremblant ce qu'elle devait faire. A cela, le prince (notre cœur